

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

CLÔTURE DES 5<sup>es</sup> JCA

# Denis Martinez : l'école «anar» !

**La 5<sup>e</sup> édition des Journées cinématographiques d'Alger s'est achevée sur un programme dense de quatre documentaires. Parmi eux, Denis Martinez, un homme en libertés de Claude Hirsch revient sur le parcours du plasticien, sa vision et son expérience singulière.**

C'est sans doute le chanteur Aït Menguellet qui trouvera la meilleure épithète à Denis Martinez : «C'est un artiste de terrain», dira-t-il à la caméra de Claude Hirsch. Le réalisateur questionnera le personnage du plasticien à travers les témoignages de ses amis, ses anciens élèves aux Beaux-Arts, mais aussi à travers ses tableaux, ses interventions artistiques et ses propres réflexions sur l'art, l'Algérie, la décennie noire, etc.

Le documentaire de 52 minutes s'articule autour de deux chapitres : «Ça vient de nous et c'est pour nous» et «Une vérité âpre et radieuse». Dans la première partie, Claude Hirsch filme Denis à l'œuvre dans plusieurs villages de Kabylie où il a initié avec Hassen Metref le festival «Racont'arts».

C'est l'occasion pour lui d'intervenir sur l'espace public selon un rituel aujourd'hui connu : entouré des villageois, il donne vie aux murs en y restituant les motifs et les symboles millénaires de la culture berbère qu'il se réapproprie de manière à ce qu'ils demeurent à la fois reconnaissables et réinventés dans une forme artistique aussi originale que moderne. C'est ce mélange d'authenticité et d'universalité du signe qui fait la beauté du travail de Martinez, fondateur du groupe Aouchem dans les années 1970, célébré entre autres par Jean

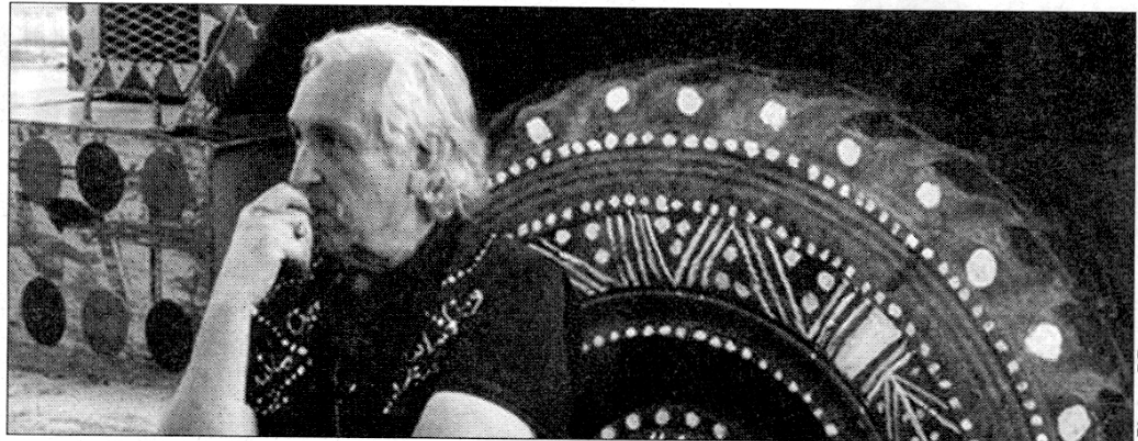


Photo : DR

Sénac, lui-même immortalisé dans un portrait fascinant signé par Denis. La deuxième partie «Une vérité âpre et radieuse» aborde le style et le parcours de l'artiste depuis ses débuts dans les années 1960 jusqu'à aujourd'hui en passant par son douloureux exil en France durant la décennie noire. La caméra s'attarde en plans serrés sur les tableaux, semble en interroger la texture, la pigmentation et l'histoire.

Denis Martinez parle de son travail avec autant de simplicité que de poésie : «Il faut sortir des salons et des espaces d'exposition traditionnels.

Il faut aller vers les gens, intervenir sur leurs espaces, leur offrir l'art comme œuvre de beauté mais aussi comme discours progressiste car la culture est une des armes les plus efficaces contre l'obscurantisme».

Ses amis, ses admirateurs et ses anciens étudiants témoignent également sur son œuvre et ses talents de pédagogue prônant la liberté et rejetant les dogmes artistiques. Parmi eux, Hassen Metref, le peintre Ali Silem, Lounis Aït Menguellet, l'écrivain Noureddine Sadi, le plasticien et romancier Djaoudet Guessouma, le sculpteur Adlane Djeflal, l'artiste-peintre Karim Sergoua qui raconte avec une forte émotion, sans jamais verser dans le pathos, l'épisode poignant où il a

reconstitué en France un cimetière «artistique» où reposeraient les âmes des intellectuels et artistes assassinés par la barbarie terroriste. Denis Martinez, lui, évoque cette période où il fut contraint à l'exil avec une dignité qui force le respect, mais il ne nous épargne rien de la violence psychologique que le spectateur ressent dans sa chair tant le récit de l'artiste est sans concession.

Le documentaire réussit à élaborer une esthétique complexe où la beauté de la parole se mêle à celle des tableaux, où les personnes se confondent avec les personnages et les signes dessinés, d'autant plus que le réalisateur a fait le choix judicieux de ne pas recourir à une voix off, laissant ainsi les témoignages nous raconter l'artiste tandis que ses peintures nous renvoient à une époque révolue où l'art en Algérie bougeait, se réinventait, stimulait et fédérait autour de lui. Même si «l'école du signe» (dixit Sénac) a commencé à s'essouffler depuis quelques années et qu'elle n'arrive plus à renouveler son discours ni à garder une place visible dans le paysage actuel, le film *Denis Martinez, un homme en libertés* est un hommage raffiné et riche en émotions à celui qui reste tout de même l'un des artistes les plus importants de l'histoire des arts

plastiques algériens. Par ailleurs, les 5<sup>e</sup> Journées cinématographiques d'Alger se sont clôturées mercredi soir avec la remise des prix aux meilleurs films. Le jury présidé par le cinéaste Abelkrim Bahloul décerne à Nassima Guessoum le grand prix du documentaire pour *10 949 femmes*, une histoire de femmes combattantes de l'ALN. Dans la même catégorie, le prix spécial du jury revient à Bahia Bencheikh El Feggoun pour *Hna berra*, un documentaire sur la condition de la femme, la question du voile et le rapport complexe et tourmenté qu'entretient la société avec le corps féminin.

Côté courts métrages, c'est le rappeur franco-algérien Hamé qui décroche le grand prix pour son film *Ce chemin devant toi*, psychodrame vertigineux où l'acteur Réda Kateb est, comme à son habitude, aussi épidermique que convaincant. Enfin, le prix spécial du jury est décerné à Anis Djaâd pour *Passage à niveau*, une reconnaissance tardive de ce film plein d'une esthétique nouvelle et rehaussé par une interprétation tout en relief qui sonde les profondeurs de la détresse humaine sans jamais tomber dans le misérabilisme ni la surenchère émotionnelle.

Sarah H.